

Tp 154m/6

L'ANTHROPOLOGIE



EXTRAIT

G. MASSON, ÉDITEUR

154m/6
Tp



CASQUES MYCÉNIENS ET ILLYRIENS

PAR

SALOMON REINACH

En 1880, dans un tumulus voisin de Sanct-Margarethen en Carniole, on découvrit une sépulture de guerrier qui contenait, au milieu, un casque, à côté duquel étaient deux pointes de flèche en bronze et une petite urne. Le casque n'était pas écrasé ou réduit en morceaux par la pression des terres, comme cela arrive trop souvent, mais conservé tout à fait intact dans une masse d'argile. Mal-

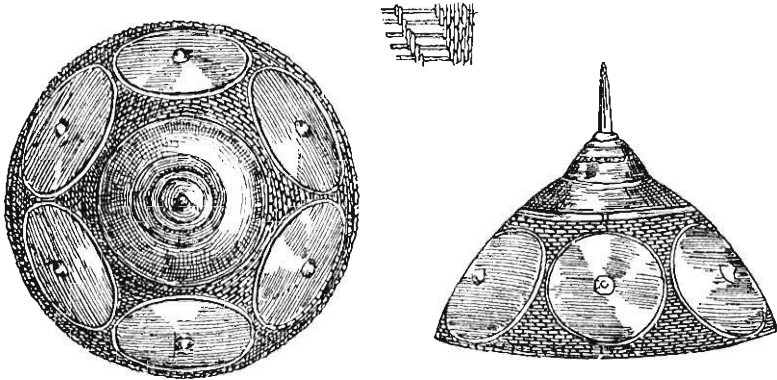


FIG. 1. — Casque de Sanct-Margarethen (1).

heureusement, au cours du nettoyage qu'on lui fit subir, il éprouva de graves avaries ; mais comme cet accident eut lieu sous les yeux de M. de Hochstetter, qui présidait à l'opération, le casque put être entièrement réparé ; il se trouve aujourd'hui au Musée de Vienne (2).

La forme de cet objet est à peu près celle d'une demi-sphère ou d'une coupe. La calotte se compose d'un treillis serré en baguettes de noisetier, recouvert à l'extérieur de cuir. Sur cette armature de

(1) F. v. HOCHSTETTER, *Die neuesten Graeberfunde von Walsch und St.-Margarethen in Krain*, extrait des *Denkschriften der mathematisch-naturwissenschaftlichen Classe der Akademie der Wissenschaften*, Vienne, 1883, p. 26 ; cf. S. REINACH, *Esquisses archéologiques*, p. 62.

(2) HOCHSTETTER, *op. laud.*, p. 26.

cuir et de bois sont fixés six disques de bronze, pourvus chacun d'un bouton au centre; le sommet du casque est couronné par un septième disque, que surmonte une pointe de fer, ce qui lui donne quelque ressemblance avec la *Pickelhaube* de l'armée prussienne.

Entre les disques, la surface du cuir est toute parsemée de petits clous de bronze dont les pointes, pénétrant à l'intérieur du casque, sont tordues et rabattues sur la calotte. Quand le bronze était neuf et sans patine, le casque, vu à quelque distance, devait briller d'un très vif éclat et ressembler à une armure de tête toute en or.

Le casque de Sanct-Margarethen n'est pas le seul de ce genre que l'on ait rencontré dans la région des Alpes autrichiennes. Dans la même localité, on en a découvert plusieurs autres, dont un seul a pu être restauré et placé au Musée de Laibach. A Hallstatt, Sacken a signalé, dans dix-huit tombes à inhumation, des séries de phalères ou disques convexes en bronze mince, pourvues de boutons au milieu; il a remarqué que ces disques se rencontraient toujours en compagnie d'armes, dans des sépultures de guerriers; dans un cas, il a constaté que les disques, au nombre de dix, étaient placés près de la tête du mort. Quand on songe au peu de résistance que présentent le bois et le cuir, on ne peut s'empêcher de croire, avec Hochstetter, que les disques en question étaient bien des appliques de casques, et que ces casques ressemblaient à celui de Saint-Margarethen qu'il a publié (1).

Une observation de l'archéologue danois Engelhardt a mis Hochstetter sur la voie d'une importante découverte: il a reconnu que des casques analogues à ceux de Sanct-Margarethen étaient figurés sur la tête de cinq guerriers, représentés dans le registre supérieur de la célèbre situle de Bologne (2). On les retrouve encore, quoique imparfaitement indiqués, sur un fragment de situle recueillie en Carniole à Sanct-Marein (3).

Ainsi, le casque hémisphérique en treillis, recouvert de plaques de bronze, est un produit de l'industrie locale dans les Alpes autrichiennes. D'autres formes de casques, représentées sur les situles de la Certosa et de Watsch, se sont rencontrées dans les tombes de la Carniole. Ces faits ont été mis en évidence par M. de Hochstetter, avec une précision qui ne laisse place à aucun doute. Sa démonstration suffisait pour réduire à néant la thèse si longtemps soutenue par

(1) HOCHSTETTER, p. 27.

(2) *Ibid.*, pl. II; BERTRAND et REINACH, *Les Celtes*, fig. 68 (en haut à gauche).

(3) HOCHSTETTER, *op. laud.*, pl. I, 6; BERTRAND et REINACH, fig. 70 (où la légende porte par erreur *Matrai*).

Lindenschmit, d'après lequel tous les bronzes de travail soigné, découverts dans l'Europe centrale, étaient des objets d'importation étrusque. Du coup, il revendiquait pour les populations des Alpes autrichiennes non seulement une technique avancée du bronze et du fer, mais la possession de types industriels qui leur étaient propres et, comme il disait, « un capital artistique primitif ». Poursuivant son idée avec un courage qui parut alors de l'audace, M. de Hochstetter proposa d'identifier la civilisation de Hallstatt à celle de l'Europe centrale tout entière, en lui assignant pour début le deuxième *millénium* avant l'ère chrétienne; cette civilisation, antérieure à la civilisation spécifiquement étrusque, avait détaché comme des rameaux les civilisations primitives de la Grèce et de l'Italie; elle avait subi des influences phéniciennes et égyptiennes, mais elle était restée essentiellement aryenne et non sémitique. Bien plus, c'était la civilisation même des peuples aryens, qui n'avait pas été propre à l'un d'eux, mais commune à tous. Quant au centre primitif d'où elle avait rayonné, M. de Hochstetter s'abstenait prudemment de le préciser; c'est là, écrivait-il avec raison, une question connexe à celle du centre de diffusion des langues aryennes, et cette question, en 1883, était encore moins avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Au cours de son intéressant mémoire, M. de Hochstetter allègue à plusieurs reprises les découvertes de bronzes archaïques faites dans les couches profondes d'Olympie; il connaît aussi, par la publication de M. Conze, les vases de Milo. De l'art mycénien, pas un mot encore; et cependant on était en 1883 et les grandes découvertes de Schliemann à Mycènes avaient déjà sept ans de date. Mais c'est en 1883 seulement, presque en même temps que le mémoire de M. de Hochstetter, que paraissait l'admirable livre de M. Milchhofer, *Les commencements de l'art en Grèce* (1). Là, pour la première fois, les résultats des fouilles de Mycènes étaient comme jetés dans la circulation; pour la première fois, on mettait en lumière non plus les affinités orientales des antiquités mycéniennes, mais les liens qui les unissent à la civilisation propre de l'Europe. L'impulsion donnée par l'ouvrage de M. Milchhofer a été si féconde qu'on peut faire dater de cette publication la naissance de la « question mycénienne ». Malheureusement, M. Milchhofer n'avait pu connaître le travail de M. de Hochstetter qui, enseveli dans les

(1) MILCHHOEFER, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883. Le long compte-rendu que j'ai donné de ce livre dans la *Revue archéologique* (1883, t. II, p. 366-381) a été réimprimé dans mes *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 112-135.

Denkschriften de l'Académie de Vienne (classe des mathématiques et des sciences naturelles), ne fut guère lu des savants qui étudiaient l'archéologie classique. En France, il n'en fut question avec détail que dans la *Revue archéologique*, où j'en publiai une longue analyse (1); en Allemagne, il n'obtint les honneurs de la discussion que dans deux réunions d'anthropologistes, à Trèves en 1883 (2) et à Vienne en 1884 (3). M. Virchow, qui tenait pour les origines méridionales, c'est-à-dire italiennes, de la civilisation de Hallstatt, qualifia la thèse de Hochstetter d'« hérésie suprême », *extreme Ketzerei*; il ajouta — ce qui était inexact — que Hochstetter faisait venir sa « civilisation aryenne » de l'Asie (4). Le savant autrichien répondit en quelques mots à la Société d'anthropologie de Vienne; mais l'état de sa santé ne lui permit pas d'aller plus loin. Il mourut le 18 juillet 1884 (5). Célèbre depuis longtemps comme géographe et comme géologue, Hochstetter n'avait touché à l'archéologie, qui lui doit beaucoup, que dans les dernières années de sa vie (1830-1884).

Avant de revenir au casque de Sanct-Margarethen, je dois encore appeler l'attention sur quelques dates. La première édition de l'*Épopée homérique* de M. Helbig parut en 1884, mais l'auteur dit, dans sa préface, que la moitié de son manuscrit était déjà chez l'imprimeur lorsqu'il reçut les *Commencements de l'art* de M. Milchhofer. Il ne put donc en tenir compte d'une manière suivie que dans la seconde édition, datée de 1887. Quant à Hochstetter, M. Helbig connaît et cite son travail, mais il n'en discute pas les résultats. Cela se comprend aisément de la part d'un archéologue qui fait de la Grèce ancienne comme une province de la Phénicie et à qui l'idée d'une civilisation aryenne devait sembler, comme à M. Virchow, une grosse hérésie, pour ne pas dire une absurdité.

Aux découvertes de Schliemann à Mycènes vinrent s'ajouter, en 1889, celles de M. Tsountas à Vaphio. En 1890 parut le livre de M. Schuchhardt, premier exposé intelligible des fouilles de Schliemann. La « question mycénienne » revint à l'ordre du jour. On s'habitua de plus en plus à l'étudier en connexion avec la question homérique. Alors que M. Helbig avait encore cherché à élucider la

(1) *Revue archéol.*, 1883, t. II, p. 263-280; réimprimé dans mes *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 52-71.

(2) *Correspondenzblatt der d. anthrop. Gesellschaft*, 1883, p. 80; cf. *Verh. Berl. Ges. für Anthrop.*, t. XIX, p. 57.

(3) *Mittheil. der Wien. anthrop. Ges.*, 1884, p. 44.

(4) *Correspondenzblatt*, 1883, p. 80.

(5) *Matériaux*, t. XVIII, p. 479.

civilisation décrite par Homère à l'aide d'objets appartenant au ix^e et au viii^e siècle, c'est-à-dire d'une époque bien postérieure, un élève de M. Benndorf, M. Reichel, entra dans une voie nouvelle : il voulut expliquer Homère par le mycénien et le mycénien par Homère (1). De cet effort d'exégèse est né un petit livre, d'une haute importance, sur les armes défensives dans Homère, qui parut à Vienne en 1894 (2). C'est l'œuvre d'un homme qui connaît admirablement les poèmes homériques, d'une part, et, de l'autre, la grande salle mycénienne du Musée central d'Athènes. Des antiquités de l'Europe centrale et de la Haute-Italie, il ne sait que ce qu'il a trouvé dans l'ouvrage classique de M. Helbig. J'insiste sur ce fait pour rendre sensible l'intérêt de la rencontre que je vais avoir l'occasion de signaler.

J'ai le premier annoncé le livre de M. Reichel dans la *Revue critique* du 8 octobre 1894 (3). Peu de temps après, j'en tirais grand parti, en ajoutant quelques observations nouvelles, dans l'article *Galea* du *Dictionnaire des Antiquités*. Plus récemment, dans le *Journal des Savants*, de décembre 1895 et janvier 1896, M. Perrot a donné une longue analyse des *Homerische Waffen*, analyse qui, si elle était accompagnée de figures, équivaldrait presque à une traduction. Je peux donc me dispenser d'indiquer, une fois de plus, les résultats très nouveaux auxquels est arrivé M. Reichel, pour aborder tout de suite la partie de son étude qui est relative au casque homérique.

M. Helbig se figurait le casque homérique (κρόνος) comme un casque corinthien du plus ancien style, enveloppant la tête à la manière d'un masque et toujours en bronze (4). Il ne laissait d'ouverture que pour les yeux; les garde-joues n'étaient pas mobiles, mais faisaient corps avec le casque lui-même (5).

Dans le chapitre, d'ailleurs intéressant, qu'il a consacré au casque homérique, M. Helbig n'a cité, à titre d'exemple, aucun objet mycénien; il a pourtant connu le célèbre fragment de vase

(1) En principe, cela est fort juste et M. Reichel a tiré de là des résultats très brillants. Mais il est bon de rappeler, avec M. Perrot, que la civilisation homérique, dans son ensemble, est une civilisation mixte, où certains traits importants accusent une époque plus récente. Du reste, les poèmes homériques ne se sont formés ni en un jour, ni en un siècle : c'est le noyau seul des épopées helléniques qui est mycénien.

(2) W. REICHEL, *Ueber homerische Waffen*, Wien, 1894.

(3) *Revue critique*, 1894, II, p. 181.

(4) Dans ce qui suit, je reproduis textuellement quelques passages de mon article *Galea*, usant d'un droit qui ne me sera contesté par personne.

(5) HELBIG, *L'épopée homérique*, trad. franç., p. 378, fig. 135.

découvert par Schliemann (1), où des guerriers mycéniens sont coiffés de casques qui laissent le visage à découvert, mais il n'a pas jugé à propos d'en tirer de conclusions.

La découverte de M. Reichel consiste à avoir prouvé, à l'encontre de M. Helbig : 1° Que le casque mycénien n'est généralement pas en métal, mais en cuir plus ou moins recouvert de plaques métalliques; 2° Que c'est un bonnet, laissant le visage à découvert, et non une boîte comme le casque corinthien.

Les preuves les plus concluantes de ces assertions sont tirées des monuments eux-mêmes; M. Reichel a montré que les textes ne les contredisent pas.

En effet, d'abord, le casque homérique ne peut avoir été pourvu



FIG. 2. — Casque de guerrier mycénien (2).

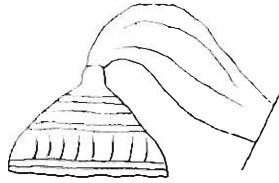


FIG. 3. — Casque mycénien (3).

d'une visière parce que les blessures des héros portent souvent sur le nez, les tempes, les joues et les oreilles. En second lieu, il est question d'une jugulaire, dispositif que le casque à visière ne comporte pas. Le casque vacille sur la tête d'un guerrier qui marche à cause du poids du panache; un casque enveloppant la tête aurait été plus fixe. Quant à la matière, M. Reichel croit qu'elle était généralement le cuir, dont il pouvait y avoir plusieurs couches superposées. Le cuir était protégé par des disques de métal : ce sont, comme l'avait déjà reconnu M. Helbig, les *φάλαρα*; un casque pourvu de quatre disques de ce genre est dit *τετραφάληρος*. La calotte du casque, suivant

(1) HELBIG, *op. laud.*, p. 399.

(2) D'après une peinture de vase découverte à Mycènes (REICHEL, fig. 37; PERRON et CHIRIEZ, *Histoire de l'art*, t. IV, fig. 497). M. Pottier vient d'émettre l'opinion que cette peinture appartenait à une époque postérieure (*Revue archéol.*, 1896. I, p. 19); mais une peinture sur pierre, récemment découverte à Mycènes par M. Tsountas et reproduisant le même motif, paraît lui donner tort.

(3) D'après un vase d'argent découvert à Mycènes (REICHEL, fig. 38; *Dictionnaire de SAGLIO*, fig. 3442).

M. Reichel, se composait de courroies de cuir tressées et entrelacées; il en reconnaît la représentation dans une tête casquée en ivoire, découverte à Mycènes dans une tombe de la ville basse, où il n'y a cependant aucune indication de disques en métal (fig. 4).

On n'a pas trouvé de casques à Mycènes. Les représentations qu'en fournissent les monuments sont rares, à petite échelle et peu distinctes. M. Reichel n'a donc pas eu l'occasion de figurer le bonnet garni de phalères qui est, pour lui, le casque homérique. On peut regretter qu'il n'ait pas tenté de le restituer, car s'il avait eu cette audace, il aurait tout simplement dessiné, sans le connaître, le casque découvert par Hochstetter à Sanct-Margarethen. M. Reichel ne parle ni de Sanct-Margarethen ni de Hochstetter; il n'en est que plus remarquable de le voir arriver, par la seule mise en œuvre des documents mycéniens et homériques, à la restitution du casque illyrien qui, tandis qu'il écrivait, se trouvait à quelques pas de lui au Musée de Vienne, — au Musée d'histoire naturelle, s'entend, où ne s'aventurent pas souvent les archéologues.



FIG. 4.

Tête casquée en ivoire (1).

plus répandus de l'armure de tête dans la civilisation hallstattienne, qu'on peut appeler illyrienne ou même celto-illyrienne, est identique au modèle le plus commun du casque mycénien.

Identique d'aspect, dira-t-on, mais cela ne suffit pas. Le casque de M. Reichel est fait de lanières de cuir entrelacées; celui de Sanct-Margarethen est un treillis recouvert de cuir et garni de plusieurs centaines de clous.

Mais nous nous proposons de montrer que le casque homérique peut bien avoir été en treillis et garni de clous de bronze, en un mot que la ressemblance est complète entre les casques de Sanct-Margarethen et de Mycènes.

D'abord, s'autorisant de la représentation de quelques casques dans une sculpture en ivoire, sur des vases et sur une gemme,

(1) REICHEL, fig. 37 a; SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgrabungen*, fig. 308; PERROT et CHIFFREZ, t. VI, fig. 380.



M. Reichel se contente d'affirmer que le bonnet mycénien se composait de bandes ou de lanières entrelacées; il ajoute, mais avec une réserve toute scientifique (1) : « Comme matière tressée, il semble le plus naturel d'admettre des lanières de cuir. » Ainsi les lanières de cuir ne sont qu'une hypothèse. M. Reichel se garde de faire valoir, à cet effet, la double mention d'un casque de cuir dans l'*Iliade*, car un casque de toute substance, recouvert de cuir, pouvait aussi



FIG. — Tesson de vase (2).



FIG. 6. — Tesson de vase (3).

bien être appelé *casque de cuir* qu'un casque de bronze doré est appelé *casque d'or*.

L'auteur a omis, semble-t-il, de se poser ce dilemme : Ou bien le casque se composait de lanières de cuir très minces, et alors il n'aurait pas présenté de résistance dans le sens vertical; ou bien il était tressé avec de grosses lanières, et alors il aurait été à la fois trop lourd et trop chaud. Le seul moyen d'éviter ce double inconvénient, excès de fragilité ou excès de poids et de chaleur, c'était de donner aux casques de cuir, comme armature intérieure, un treillis de baguettes, sur lequel pouvaient être disposées les lanières de cuir très minces, formant des étages superposés.

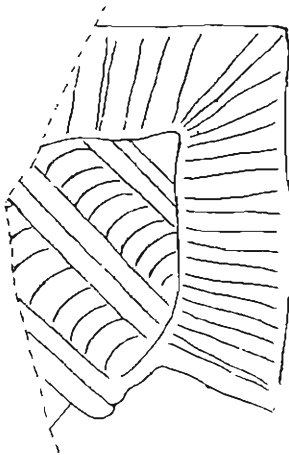


FIG. 4.
Fragment d'un vase d'argent
de Mycènes (4).

A l'époque historique, les baguettes de plusieurs essences végétales sont encore employées à tresser des boucliers, des paniers, des caisses

(1) REICHEL, *op. laud.*, p. 120.

(2) REICHEL, *op. laud.*, fig. 42 a.

(3) REICHEL, fig. 47.

(4) REICHEL, fig. 39.

de chars et même des fauteuils et des canots (1). Les boucliers, tressés en osier, étaient recouverts de cuir (2). Parmi les peuples modernes, il y en a plusieurs qui emploient encore des casques tressés avec des baguettes : telle est l'armure de tête de l'infanterie chinoise (3). Des casques tressés (πεπλεγμένα) sont attribués par Hérodote aux Assyriens, aux Paphlagoniens, aux Mares, dans le célèbre passage où il décrit l'armement des troupes de Xerxès (4). L'historien ne précise pas la substance de ces casques, excepté dans le cas des Assyriens, où il dit qu'ils étaient en bronze, χαλκεά τε κράνηα καὶ πεπλεγμένα. J'avais supposé qu'il s'agissait de casques coniques formés de fils de bronze entrelacés (5); mais comment des casques ainsi constitués, sans armature intérieure, auraient-ils résisté à la moindre pression? Je crois donc aujourd'hui que partout où Hérodote parle de casques tressés, il entend par là des armures de tête formées de baguettes; celles des Assyriens étaient recouvertes de bronze et ressemblaient, par suite, aux casques de Sanct-Margarethen et de Mycènes.

Dans une peinture mycénienne représentant des guerriers en marche, la surface des casques paraît parsemée de points blancs (fig. 2), qui se retrouvent sur les justaucorps et les ceintures (6). M. Reichel s'est demandé ce que signifiaient ces points (7) et il a hésité entre deux solutions : ou bien ils indiquent des substances tressées (*geflochtene Stoffe*), ou bien — c'est le parti que l'auteur préfère — il faut n'y voir qu'un effet de la « manie de peinture » (*Malmanier*) qui caractérise le quatrième style des céramistes mycéniens. On peut s'étonner que M. Reichel n'ait pas songé à l'explication la plus naturelle : ces points blancs marquent simplement les têtes des clous de bronze qui étaient enfoncés dans le cuir. On comprend ainsi très aisément qu'ils soient indiqués à la fois sur le casque et sur le justaucorps des guerriers. La décoration des surfaces à l'aide de clous brillants est bien connue dans l'épopée homérique : de là l'épithète d'ἀργυρόηλος, « aux clous d'argent », si souvent attribuée aux épées, ou, pour mieux dire, aux poignées d'épées (8). Il est même question de clous d'or, qui décorent la

(1) BLÜMNER, *Terminologie und Technologie*, t. I, p. 298.

(2) ΤΗΟΡΗΡ., *De Plantis*, V, 3, 4.

(3) HOCHSTETTER, *op. laud.*, p. 27.

(4) HÉRODOTE, VII, 61 et suiv.

(5) Art. *Galea* du *Dictionnaire de SAGLIO*, p. 1440, note 16.

(6) PERROT et CHIFFEZ, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 985.

(7) REICHEL, *op. laud.*, p. 124.

(8) HELBIG, *Das hom. Epos*, p. 333.

poignée de l'épée d'Agamemnon (ἐν δὲ οἱ ἦλοι | χρύσειοι πάμφαινον) (1).

Évidemment, les clous métalliques, comme les grands disques de métal, n'étaient pas des éléments indispensables des casques mycéniens. Mais il suffit d'avoir établi que ces ornements pouvaient se rencontrer sur des casques de cette époque pour que le caractère mycénien du casque de Sanct-Margarethen se trouve définitivement confirmé (2).

De ce que la civilisation homérique se rapproche ainsi, par un facteur essentiel de l'armement, de la civilisation mycénienne, il ne faudrait pas se hâter de conclure qu'elles soient identiques, ni même qu'elles soient étroitement apparentées. Dès qu'on y regarde de près, en effet, on est frappé par des divergences profondes, par de véritables contrastes. A Hallstatt et dans les nécropoles similaires, c'est la décoration géométrique qui domine; on trouve quantité de fibules et, comme œuvres de la plastique, de grossières figurines d'animaux en bronze. A Mycènes, la décoration est différente; les fibules sont très rares et appartiennent à des types tout à fait élémentaires; il y a beaucoup de terres cuites et peu de bronzes. Pour trouver, en Grèce, une station analogue à celle de Hallstatt, il faut aller à Dodone ou à Olympie, localités situées vers l'occident de la presqu'île balkanique et où la céramique mycénienne fait absolument défaut.

Nous connaissons mal les origines de la civilisation mycénienne, mais ce que nous savons aujourd'hui de sa distribution nous autorise à la considérer plutôt comme insulaire que comme continentale. Il est donc naturel de penser qu'elle s'est développée dans la mer Égée, ou sur les bords de cette mer, et que c'est dans la civilisation qui l'a précédée, l'*égéen* de M. Flinders Petrie, qu'il faut en chercher les éléments. Or l'*égéen* est, dans cette partie du monde antique, l'équivalent de la première civilisation du bronze dans l'Europe continentale, avec cette différence que le travail du bronze paraît avoir été beaucoup moins développé en Grèce que dans le nord, sans doute parce que l'âge du fer y a commencé plus tôt. D'autre part, la civilisation de Hallstatt, qui est celle du premier âge du fer, se rattache étroitement à la civilisation du bronze dans l'Europe centrale: l'épée de Hallstatt, qu'elle soit en bronze ou en fer, est d'un type identique à l'épée de bronze de la période précédente. Donc, le hallstattien, considéré comme la civilisation illyrienne *in genere*, ne peut avoir d'autres rapports avec le mycénien

(1) *Iliade*, XI, 29.

(2) Je l'ai indiqué, dès 1895, dans mon article *Galea*, p. 1432 et 1442.

que ce que ces deux civilisations ont hérité en commun de celle du bronze, ou les emprunts encore mal étudiés qu'elles se sont faits.

Dans l'héritage commun sont comprises les épées et les fibules. Aucun type spécifiquement hallstattien de ces objets ne s'est rencontré dans les stations mycéniennes, et réciproquement. L'ancêtre commun de l'épée de Mycènes et de l'épée de Hallstatt est l'épée, ou, pour mieux dire, le poignard de bronze; l'ancêtre de la fibule mycénienne est la fibule dite *en archet de violon*, qui se rencontre dans les terramares de l'Italie, mais non à Hallstatt. Comme l'a déjà vu M. Montelius, la présence de cette fibule élémentaire à Mycènes, dans des tombes voisines de l'an 1300 avant J.-C., présente une grande importance chronologique. Elle nous oblige à admettre que la civilisation de Hallstatt, où les formes de fibules sont beaucoup plus développées, est postérieure à la civilisation mycénienne. Cette conclusion est justifiée par la quasi-identité, déjà constatée en 1879 par M. Furtwaengler, des plaques de bronze à décor géométrique que l'on trouve à Hallstatt avec celles qu'on a recueillies dans les couches les plus profondes d'Olympie. A Olympie, ces couches, d'où la poterie mycénienne est tout à fait absente, sont postérieures, peut être de deux siècles, à l'an 1000; c'est vers cette époque, c'est-à-dire vers 800 avant J.-C., voisine du début des Olympiades, que l'on placera aussi le premier développement de la civilisation hallstattienne.

En dehors du type de casque que nous avons étudié, on en trouve d'autres qui sont communs à Olympie et à Hallstatt. Dans les nécropoles de la Bosnie, qui sont hallstattiennes, on a découvert des jambières de bronze identiques à celles que l'on rencontre à Olympie. Enfin, les petits bronzes grossiers d'Olympie, en particulier les figures d'animaux, ressemblent tellement à ceux de Hallstatt qu'il est parfois difficile de les distinguer.

S'il avait existé des rapports réguliers entre la civilisation mycénienne et celle de Hallstatt, il serait difficile d'expliquer qu'aucun vase mycénien ne se soit rencontré dans une nécropole hallstattienne. On ne comprendrait pas non plus l'absence, dans ces nécropoles, de bijoux ou d'objets en métal ornés de spirales. Or, le Danemark et le sud de la Suède ont fourni des armes de bronze décorées de spirales, appartenant bien à l'époque du bronze, qui rappellent tout à fait l'aspect des antiquités mycéniennes. Le même style d'ornementation se rencontre en Hongrie, en Autriche, en Bohême et dans le nord-est de l'Allemagne, alors qu'il n'y en a pas trace dans le reste de l'Europe (1). C'est qu'on se trouve là sur la

(1) MONTELIUS, *Les temps préhistoriques en Suède*, trad. S. REINACH, p. 62.

route de l'ambre, matière assez commune à Mycènes et qui, quoi qu'on en ait dit, devait arriver à Mycènes par la voie de terre, celle de la vallée de l'Elbe. L'Illyrie (*lato sensu*) était en dehors de cette voie. Nous avons là, soit dit en passant, une nouvelle preuve que la civilisation mycénienne, où le fer n'était pas inconnu, mais où le bronze domine, est bien synchronique des grandes civilisations du bronze en Hongrie et en Scandinavie.

Ainsi l'Illyrie ne paraît pas avoir subi d'une manière sensible l'influence du monde mycénien à son apogée, parce que sa civilisation ne s'est développée qu'à la fin de l'époque mycénienne, et parce que les routes du commerce qui aboutissaient à la mer Égée ne passaient pas sur la côte de l'Adriatique.

Il y a cependant, entre la civilisation homérique et celle de Mycènes, une autre analogie très importante, qui a été signalée dès 1887 par Henri Brunn. Les situles gravées hallstattiennes, que l'on rencontre aussi dans l'Italie du nord, mais seulement au delà de l'Apennin, présentent des motifs du même caractère que ceux de la décoration du bouclier d'Achille dans Homère (1). M. Brunn écrivait en 1887 : « Il n'existe pas un second groupe de monuments que l'on puisse utiliser aussi directement, pour la restitution du bouclier homérique, que les situles de Bologne et de Watsch. » Ces situles ressemblent aussi, par la disposition des sujets en zones, aux coupes gravées phéniciennes, mais elles en diffèrent par l'absence complète d'éléments assyriens et égyptiens. Les seuls éléments orientaux qu'elles présentent, à savoir quelques images d'animaux ailés, sont dus à l'influence de l'ancien art ionien et de la céramique dite corinthienne ; mais la partie la plus importante des scènes figurées ne suggère aucun rapprochement avec les peintures des vases grecs de style oriental.

Il est difficile d'attribuer ces situles à une époque plus ancienne que la fin du VI^e siècle avant J.-C. Assurément, on peut espérer en découvrir qui remontent plus haut, mais nous pouvons seulement raisonner sur les matériaux que nous possédons. Les casques de Sanct-Margarethen et de Hallstatt, qui se rapprochent, comme nous l'avons vu, des types mycéniens et homériques, ne peuvent guère être antérieurs aux situles, puisque Hochstetter a donné la preuve qu'ils y étaient figurés. Nous nous trouvons donc en présence de ce problème très difficile et dont les termes mêmes sont déconcertants : des survivances nettement accusées de la civilisation

(1) Cf. BERTRAND et REINACH, *Les Celtes*, p. 218.

mycénienne, qui ne paraît pas avoir duré au delà de l'an 1000, se rencontrent dans l'Italie du nord et en Illyrie quatre ou cinq siècles plus tard. A moins de vouloir admettre un jeu du hasard, ce qui serait un parti extrême, il faut donc penser que le dépôt de la civilisation mycénienne, ou une partie de ce dépôt, s'est conservé *quelque part*, sans que nous en soyons encore informés.

Brunn, qui avait naturellement senti cette difficulté, s'est tiré d'affaire par une comparaison. Il a rappelé que dans cette même presqu'île des Balkans, et dans tout le domaine du christianisme oriental, l'art byzantin a survécu jusqu'à nos jours. Or, dans ces contrées, la civilisation de Hallstatt s'est prolongée jusqu'au début de l'empire romain, parfois même, à ce qu'il semble, au delà. « L'art ombrien (ou illyrien), dit Brunn, est un rejeton né à l'origine des racines, qui s'est sans doute élevé d'un vieux tronc commun, mais qui, alors que l'arbre lui-même, ennobli par l'hellénisme, avait déjà achevé son développement, a continué à vivre d'une vie isolée, sans avoir la force d'accomplir à son tour un développement semblable. » La comparaison est profonde, mais on peut trouver que l'illustre archéologue a passé bien rapidement sur la difficulté essentielle : l'absence de monuments intermédiaires continuant la tradition du bouclier humérique entre l'an 1000 et les environs de l'an 500.

Il y a des problèmes en archéologie qui suggèrent inévitablement le souvenir, un peu ambitieux, de la découverte de la planète Neptune par Leverrier. Étant donnés deux faits connexes, mais sans lien apparent, on en vient à postuler le lien qui les unit, laissant à des recherches ultérieures, qui ne peuvent être que des fouilles, le soin de le découvrir.

Or, dans l'espèce, nous pouvons du moins entrevoir ce lien, bien que les données archéologiques fassent encore défaut. Sur la côte grecque de l'Adriatique, au sud des frontières de la Bosnie, il n'y a pas un seul point qui ait été l'objet d'une étude sérieuse ; même à Dodone, les fouilles ont été rapides et superficielles. Mais les traditions grecques nous montrent, à l'époque de la dissolution de la civilisation mycénienne, c'est-à-dire après la guerre de Troie, un mouvement de chefs et de tribus de la Grèce orientale vers l'Adriatique. Ainsi le Troyen Anténor fonde Padoue, suivant une tradition que connaissait déjà Sophocle (1) ; la tribu des Hénètes, alliée des Troyens, traverse la Thrace et vient s'établir sur l'Adriatique (2) ; les Cadméens

(1) Ap. STRAB., XIII, p. 608.

(2) STRAB., XIII, p. 543.

de Thèbes, à une époque plus ancienne encore, avaient cherché refuge auprès du peuple illyrien des Enchéléas (1). Lorsque l'invasion dorienne, venue du nord-est de la Grèce, s'enfonça dans le Péloponnèse, les populations de civilisation mycénienne durent se disperser vers l'est et vers l'ouest. A l'est, nous savons que l'Ionie hérita de leur civilisation, et l'épopée homérique, née en Ionie, montre combien le souvenir en resta vivace. Nous sommes moins renseignés sur ce qui se passa au nord-ouest ou, pour mieux dire, nous ne savons encore rien. Mais il est remarquable que les coupes phéniciennes de Chypre, que M. Clermont-Ganneau a rapprochées depuis longtemps du bouclier homérique, appartiennent, comme les situles de l'Illyrie, à une époque déjà voisine du v^e siècle. C'est comme si, à l'est et à l'ouest de la ligne d'invasion, le réveil de la civilisation frappée, mais non anéantie, s'était produit à peu près au même moment. Mais, à Chypre comme en Illyrie, il y a sans doute des étapes intermédiaires qui nous échappent ; ce qui est certain, et ce qu'il faut hautement affirmer, c'est que les situles de l'Illyrie ne sont pas phéniciennes, parce que les éléments égyptiens y sont complètement inconnus et parce que le caractère indigène et local de leur décoration a été définitivement établi par M. de Hochstetter.

Nous avons déjà indiqué quelques exemples de survivances mycénienes que l'on est obligé de constater, alors que la connaissance du mode de transmission fait défaut. Il y en a d'autres encore, pour lesquelles la même question se pose, sans pouvoir encore recevoir de solution. En Crimée, nous voyons des tombes à coupoles, analogues aux trésors mycéniens, qui ne sont pas antérieures au v^e siècle ; nous voyons, comme à Mycènes, mais à sept ou huit siècles de distance, des faces de squelettes protégées par des masques d'or. On songe ici, comme intermédiaire, à la civilisation ionienne : mais où sont les tombes, où sont les rites funéraires analogues en Ionie ? En Italie, nous avons la porte de l'ancienne Bologne, Felsina, cette stèle Malvasia qui rappelle si étrangement la porte des Lions (2) ; nous avons encore les stèles de la Certosa, très semblables, comme l'a déjà remarqué M. Milchhofer, aux stèles découvertes à Mycènes même par Schliemann. « Il est tentant, écrivions-nous il y a quelques années, d'alléguer une survivance, un style traditionnel ; mais entre la date présumée des stèles de l'agora de Mycènes et celle des stèles de Felsina il y a un laps de temps considérable, qui ne per-

(1) HÉROD., V, 61.

(2) BERTRAND et REINACH, *Les Celtes*, p. 165, fig. 93.

met pas d'admettre une influence directe du premier groupe de ces monuments sur le second. Quoi qu'il en soit, le rapprochement s'impose. » Tel est encore aujourd'hui notre sentiment.

En présence de faits si difficiles à expliquer et dont l'archéologie s'est trop peu occupée jusqu'à présent, on pourrait essayer aussi soit de rajeunir certains monuments mycéniens (les stèles, par exemple), soit de vieillir les civilisations ombrienne et illyrienne. Mais les dates admises paraissent trop bien établies pour être modifiées d'une manière notable. On ne pourrait recourir à ce parti que le jour où l'absence de civilisations intermédiaires aurait été clairement démontrée; or, dans l'état actuel de nos connaissances archéologiques sur le nord de la presqu'île des Balkans, ce serait une témérité plus grande que celle qui consiste à affirmer certaines relations, en laissant à l'avenir le soin de les expliquer.

Librairie G. MASSON, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. D'ACY — BOULE — CARTAILHAC — COLLIGNON — DENIKER — HAMY
MONTANO — M^{IS} DE NADAILLAC — PIETTE — SALOMON REINACH
PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD — VERNEAU

SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION

MM. BOULE — VERNEAU

6^e ANNÉE

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

L'**Anthropologie** paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de l'*Anthropologie*.

MM. Cartailhac, Hamy et Topinard ont eu la satisfaction de voir leur entreprise couronnée de succès. Non seulement leurs abonnés respectifs leur sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à l'étranger, où l'*Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ces résultats assurent désormais à la Revue un avenir certain et facile.

D'un autre côté, les études anthropologiques prennent une extension de plus en plus grande. Le nombre des publications qui leur sont consacrées augmente tous les jours. Tenir les lecteurs au courant de ce mouvement scientifique devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi les Directeurs ont-ils pensé qu'ils devaient confier la continuation de leur œuvre à des secrétaires de la Rédaction dont tous les efforts tendraient à faire de la Revue un recueil résumant aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et qui apporterait tous leurs soins à assurer la publication régulière de ce recueil. Comme par le passé chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine ou l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus de sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations sont nombreuses comme il convient dans toute Revue d'histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.